

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE BON PÈRE

FLORIAN, JEAN PIERRE CLARIS DE

Comédie — 1788

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ARLEQUIN

99 répliques

CLÉANTE

74 répliques

NÉRINE

56 répliques

NISIDA

32 répliques

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

..... 5

SCÈNE I

Cléante, Nérine.

NÉRINE

Je ne vous comprends pas ; Monsieur Cléante quand toute la maison est dans la joie, quand nous sommes tous occupés de la fête que Monsieur Arlequin, notre maître, donne à sa fille Mademoiselle Nisida, vous que votre esprit et vos talents peuvent si bien servir dans cette occasion vous paraissez plus triste que jamais.

5

CLÉANTE

J'ai sujet de l'être ma chère Nerine je viens de recevoir des nouvelles très affligeantes.

NÉRINE

De qui ?

CLÉANTE

De mon régiment.

10

NÉRINE

Mais contez-moi donc tout cela. Ne suis-je plus votre confidente ? Avez-vous oublié que c'est moi seule qui vous ai fait entrer dans cette maison, que sans moi vous n'auriez jamais pu parler à mademoiselle Nisida ? Ce n'est pas pour vous reprocher mes bienfaits que je vous les rappelle ; mais puisque je n'ai rien négligé pour votre bonheur, j'ai le droit de partager vos peines. ¹⁵

CLÉANTE

J'ai toujours présent à ma mémoire tout ce que tu fis pour moi. Sans ton amitié, sans ton adresse, je n'aurais pas revu Nisida depuis le jour où, pour ta première fois, je l'aperçus à la promenade. Ce seul moment lui livra mon coeur. Tous mes efforts, toutes mes tentatives pour ²⁰ m'introduire, ici furent inutiles : toi seule eus pitié de moi ; tu daignas protéger cet amour si tendre, si pur qui ne finira qu'avec mes jours ; tu fus la première à me travestir et à me présenter, pour secrétaire à ton maître, monsieur Arlequin. Depuis six mois je jouis du bonheur inexprimable de vivre, de respirer auprès de celle que j'adore, de la voir tous ²⁵ les jours, de lui parler quelquefois. Elle ne se doute pas que je l'aime et que je suis digne de l'aimer : n'importe ; j'étais heureux, je bénissais mon sort ; une lettre que je reçois de mon colonel vient de détruire cette illusion.

NÉRINE

Que vous écrit ce colonel ? ³⁰

CLÉANTE

Tu sais que depuis trois mois j'ai reçu l'ordre de retourner au régiment ; je n'ai pu m'y résoudre et mon colonel, qui s'intéresse véritablement à moi, a découvert, je ne sais comment, que j'étais dans la maison de monsieur Arlequin sur le pied d'un secrétaire, d'un domestique, tran-

chons le mot, et que j'oubliais tous mes devoirs pour un fol amour qui
ne peut être heureux. Il vient de m'écrire, avec toute la sévérité d'un
chef et toute la vivacité d'un ami, que, si je n'ai pas rejoint dans huit
jours, il fera nommer à ma compagnie. 35

NÉRINE

Hé bien, qu'il y nomme. Votre compagnie la plus chère, c'est nous et
votre premier colonel, c'est mademoiselle Nisida. Je ne m'y connais pas,
moi, mais il me semble qu'il vaut bien autant être le mari d'une demoiselle
jeune, charmante, riche, aimable, que d'être capitaine de cavalerie. 40

CLÉANTE

Tu parles toujours de mariage, Nérine, et tu ne veux pas comprendre
qu'il est presque impossible que j'épouse mademoiselle Nisida.

NÉRINE

La raison, s'il vous plaît. On épouse tout le monde, excepté sa soeur. 45

CLÉANTE

Je te l'ai dit cent fois. Nisida est jeune, belle, aimable, fille unique d'un
père très riche : et moi, militaire obscur, sans fortune, presque sans
nom, car le sort qui m'a poursuivi dès le berceau me défend d'oser por-
ter le nom de mon père ; moi, destiné à vieillir dans un régiment, ou à
trouver la mort à la guerre, j'ose aimer Nisida, je me travestis, je me dé-
grade, je vais perdre pour elle le seul bien que je possède, le seul qui me
fait vivre, mon état : et quand il ne me restera plus rien dans le monde
que mon amour, comment oser le déclarer à celle qui pourrait croire
que c'est sa fortune que j'aime. 50

NÉRINE

J'approuve cette délicatesse, sans voir les choses comme vous les voyez.⁵⁵
Mademoiselle Nisida est assurément tout ce que vous avez dit ; mais vous, Monsieur Cléante, vous n'êtes pas si fort au-dessous d'elle.
D'abord, pour les qualités et les agréments, sans vous flatter, vous vous ressemblez beaucoup. Je sais que ce petit article, qui fait tout dans le mariage, est compté pour rien dans le contrat ; mais Monsieur Arlequin,⁶⁰ le père de Mademoiselle Nisida, convient lui-même qu'il n'est qu'un simple bourgeois d'une petite ville d'Italie, et qu'il ne possède ses richesses que par un hasard singulier. Vous êtes un homme de condition, capitaine de cavalerie à vingt ans, aimé, considéré de tous ceux qui vous connaissent ; jamais votre réputation n'a été effleurée par la moindre⁶⁵ étourderie.

CLÉANTE

À cela je n'ai point de mérite ; quand on est pauvre, on n'a que la ressource d'être sage.

NÉRINE

Cela peut être ; mais bien des gens ignorent leurs ressources. La fortune est donc la seule qui ne vous ait pas bien traité. C'est un malheur pour vous et un bonheur pour celle qui vous épousera ; car vous lui devrez tout ; et il me semble qu'il faut bien estimer quelqu'un pour consentir à lui devoir tout,⁷⁰

CLÉANTE

Ces réflexions-là ne me sont pas permises.

NÉRINE

Écoutez-moi, monsieur ; j'ai toujours eu une manière de me conduire
qui m'a réussi. Mon grand principe, c'est qu'il faut céder à son coeur 75
toutes les fois qu'il est plus fort que notre raison. Examinez-vous bien.
Si vous croyez pouvoir oublier mademoiselle Nisida, il faut retourner à
votre régiment, suivre le service, et reprendre par votre mérite la place
que le sort vous a ôtée : s'il vous est impossible de vivre sans mademoi- 80
selle Nisida, ma foi, il faut rester ici plutôt que de mourir ; il faut lui
parler, lui découvrir qui vous êtes, lui dire que vous aimez...

CLÉANTE

Oh ! Jamais je n'oserai, Nérine.

NÉRINE

Oh ! Si la peur vous prend, tout est perdu. Mettez-vous donc bien dans
la tête que, depuis que le monde est monde, il n'y a jamais eu d'homme 85
étranglé par une femme pour lui avoir dit qu'il l'aimait. De tous les
tours qu'on peut nous jouer, c'est celui-là que nous pardonnons le plus
aisément : je vous dis le secret du corps, moi ; c'est à vous d'en profiter.

CLÉANTE

Mais...

NÉRINE

Mais j'en sais plus que vous, et votre bonheur m'est aussi cher que le 90
mien ; car je ne sais pas pourquoi l'on s'intéresse toujours à ceux qui ne
sont bons qu'à nous donner du chagrin : croyez-moi, suivez mes avis,
vous réussirez.

CLÉANTE

Je ne demande pas mieux : que faut-il faire ?

(Cléante la regarde, et ne sort point.)

NÉRINE

Commencez par aller écrire à votre colonel, et demandez un mois de dé-⁹⁵
lai. Pendant ce temps je me charge de vous faire expliquer, vous et ma-
demoiselle Nisida. Allez donc, ne perdez pas de temps. Faut-il que ce
soit moi qui écrive à votre colonel ?

CLÉANTE

Comme tu es vive ! Attends un moment...

NÉRINE

Il n'y a point à attendre, allez écrire ; reposez-vous sur moi du reste, et
reprenez cette gaité charmante qui vous fait aimer de tout le monde.¹⁰⁰
Songez que c'est aujourd'hui la fête de votre maîtresse ; occupez-vous
du bouquet, du compliment que vous devez lui faire. Je veux bien me
charger de tout ce que vous trouvez de difficile ; mais j'exige que vous
soyez très aimable, parce que cela vous est fort aisé.¹⁰⁵

*(Il lui baise la main et sort. Arlequin paraît et voit Cléante baiser la main de
Nérine. Arlequin doit être en habit de velours noir, veste de drap d'or, perruque
à trois marteaux, culotte et masque d'Arlequin.)*

CLÉANTE

Je ne le serai jamais tant que toi ; mais du moins je t'obéirai aveuglé-
ment.

SCÈNE II

Arlequin, Nérine.

ARLEQUIN

Fort bien ; je ne m'étonne plus, Nérine, si tu me fais si souvent l'éloge de Cléante.

110

NÉRINE

Je vous assure, monsieur, que ce qui nous lie le plus Monsieur Cléante et moi, c'est notre extrême attachement pour vous et pour mademoiselle votre fille.

ARLEQUIN

Je ne te demande pas ton secret : vous êtes libres tous deux, vous vous convenez, vous avez raison de vous aimer ; c'est une des plus douces consolations de la vie. Où est ma fille ?

115

NÉRINE

Elle est renfermée dans son cabinet ; depuis quelque temps elle aime beaucoup à être seule.

ARLEQUIN

Il ne faut pas la déranger. Crois-tu qu'elle se doute de la petite fête que je lui prépare pour ce soir ?

120

NÉRINE

Je ne le crois pas, monsieur.

ARLEQUIN

Nos musiciens viendront-ils ?

NÉRINE

Ils doivent être ici de bonne heure, et je les ferai cacher dans le petit salon, pour que mademoiselle Nisida ne puisse pas les voir.

ARLEQUIN

C'est bien. L'important est que ma fille ne s'attende à rien et qu'en sor-
tant de table elle trouve le salon tout en fleurs, tout en lumières, avec 125
une musique terrible, et son nom écrit partout en guirlandes. Ensuite,
les marchands entreront, et tu auras soin de faire porter dans la
chambre de Nisida tout ce qui aura l'air de lui plaire. Je paierai tout : je
suis riche, et je ne trouve bien employé que l'argent dépensé pour ma
130
fille. Avoue que j'ai raison, et que ma Nisida est charmante.

NÉRINE

Touttemondenaqu'unavista-dessus.

ARLEQUIN

C'est qu'elle ressemble à sa mère, ma pauvre Argentine, que j'ai tant
pleurée. Hélas ! Après vingt ans de mariage, je l'ai perdue au moment
où je fis ma grande fortune. Nous n'avions jamais eu qu'une seule que-
135
relle, encore était-ce moi qui avais tort. Tiens, voilà son portrait, voilà
tout ce qui m'en reste... Ah ! Nérine, ne te marie jamais ; il est si affreux
de s'aimer et de mourir l'un après l'autre !

NÉRINE

Allons, monsieur, pourquoi vous affliger ?...

ARLEQUIN (*pleurant*)

Ce n'est pas s'affliger que de pleurer ceux que l'on regrette ; au
contraire, Nérine, j'ai du plaisir à me rappeler ma femme et mes deux
petits garçons. Comme j'étais heureux quand ils vivaient ! Nous
n'étions pas riches ; mais nous avions la paix, la joie et l'amour : avec
cela on ne manque pas de grand chose. Hélas ! Ils ont tout emporté. 140

NÉRINE

Comment pouvez-vous oublier ce qui vous reste ? L'estime générale,
une grande fortune, des amis, une fille unique dont vous devez être fier,
tout vous assure une vieillesse douce et honorable. Mademoiselle Nisida
ne tardera guère à se marier : elle sera heureuse car vous êtes assez
riche pour lui laisser choisir un époux selon son coeur. Votre gendre,
votre fille, vos petits-enfants, vous béniront, vous soigneront ; vous se- 150
rez au milieu d'eux le point de réunion de leur bonheur et de leur ten-
dresse. Allez, allez, monsieur, c'est peut-être le plus doux moment de la
vie ; et je crois qu'un vieillard, entouré de ceux qu'il a comblés de biens,
à cent fois plus de vrais plaisirs que le plus heureux jeune homme.

ARLEQUIN

J'espère que tu, as raison : d'ailleurs je me dis tous les jours que les
pleurs ne servent de rien. Aujourd'hui il ne m'est pas permis d'être 155
triste ; parlons de ma fille. Je voudrais bien pouvoir trouver quelque joli
couplet que je lui chanterais ce soir : mais je n'ai jamais fait de vers et il
ne suffit pas de bien penser pour bien dire.

NÉRINE

Pardonnez-moi, cela suffit quand c'est pour sa fille que l'on travaille. 160

ARLEQUIN

Depuis hier soir je rumine ce projet-là ; mais ces diables de rimes ne viennent point : voilà tout ce qui m’embarrasse ; car, sans la rime, je ferais des vers comme de la prose... Écoute, appelle Cléante pour qu’il vienne écrire sous ma dictée, et va-t’en ; oui, va-t’en, je crois que je suis dans un bon moment.

165

(Elle sort.)

NÉRINE

Dépêchez-vous d’en profiter, je vais vous envoyer monsieur Cléante.

SCÈNE I

I.

(Il se met à son bureau et rêve.)

(Il écrit.)

ARLEQUIN *(seul)*

Voyons donc si je ne pourrai pas faire un petit madrigal quand il ne serait que de quatre vers. Il y a tant de jolies choses à dire de ma fille ! Voyons... C’est le commencement qui est toujours le plus difficile... Il faut pourtant bien commencer... Ô ma fille. Cela n’est pas mal. Ô ma fille, c’est fort bien... Cependant, Ô ma fille, c’est trop grand, trop poétique ; je m’en vais ôter l’Ô. Ma fille ; c’est beaucoup mieux c’est plus simple et plus doux : Ma fille, voilà comme mon coeur l’appelle ; il ne l’appelle pas, Ô ma fille : Ma fille, c’est clair et charmant. Oui : mais cela ne suffit pas, il faudrait encore quelque chose. Ma fille, c’est une belle pensée, mais c’est trop court... Où est donc ce Cléante ? Depuis six mois

170

175

que j'ai un secrétaire, voici la première fois que j'en ai besoin et il n'est pas là. C'est bien la peine... Ah ! Le voici.

SCÈNE IV

Arlequin, Cléante.

180

ARLEQUIN

Annive donc, mon ami ; j'ai tout plein de choses à te dicter ; mets-toi là, et écris ce que je vais te dire.

CLÉANTE *(s'assied)*

Quand vous voudrez, monsieur.

ARLEQUIN

Mon ami, ce sont des couplets que j'ai faits pour la fête de ce soir. Ils ne sont pas encore finis ; mais il faut toujours les écrire, parce que je n'ai point de mémoire, et mes vers m'échappent... avant d'être faits. Allons, prends du grand papier, le plus grand, et écris : Couplets à ma fille, le jour de sa fête. 185

CLÉANTE *(écrivant)*

Le jour de sa fête.

ARLEQUIN

Ma fille...

190

CLÉANTE

Ne faut-il pas écrire d'abord sur quel air vous les avez faits ?

ARLEQUIN

Sur quel air ?

CLÉANTE

Oui, monsieur.

ARLEQUIN

L'air ne me regarde pas ; je ne me charge que des paroles.

CLÉANTE

Mais puisque vous voulez que ces paroles se chantent, vous les avez faites sur un air.

195

ARLEQUIN

Non, en vérité, je n'y ai pas songé.

CLÉANTE

Cela est pourtant nécessaire.

ARLEQUIN

Oh bien ! Tu feras l'air, toi, quand j'aurai fait les paroles. Je ne peux pas tout faire.

200

CLÉANTE (*relit*)

Couplets à ma fille, le jour de sa fête.

ARLEQUIN

Fort bien. Écris a présent : Ma fille.

CLÉANTE

Ma fille...

ARLEQUIN

As-tu mis ?

CLÉANTE

Oui, monsieur.

205

ARLEQUIN

Un moment... Tu as mis ma fille ?

CLÉANTE

Oui, monsieur.

ARLEQUIN *(rêvant)*

C'est très bien... Mets à présent.

CLÉANTE *(après un silence)*

Quoi, Monsieur ?

ARLEQUIN

Une virgule.

210

CLÉANTE

J'attends, monsieur.

ARLEQUIN

Moi aussi.

CLÉANTE

Comment !

ARLEQUIN

Sans doute ! Je n'ai fait que cela encore.

CLÉANTE

Vous n'êtes pas très avancé.

215

ARLEQUIN

J'ai toujours mon commencement. Tu devrais bien m'aider un peu.

CLÉANTE

Vous avez trop de sensibilité, vous aimez trop mademoiselle Nisida pour avoir besoin d'un aide ; il est si facile de la louer ! Dites-moi ce que vous pensez pour elle, je l'écrira : les vers s'arrangeront d'eux-mêmes.

ARLEQUIN

Je crois que tu dis vrai voyons ; je voudrais lui faire un petit compliment sur sa figure, ses qualités, son esprit... que cela fût tourné d'une manière gentille, avec un peu... Charge-toi de mettre des rimes à ces vers-là.

CLÉANTE (*rêvant*)

Je vous entends bien.

ARLEQUIN

Tu entends bien voilà mon premier couplet.

CLÉANTE *(écrit)*

Il est écrit.

225

ARLEQUIN

Fort bien ; à présent je m'en vais faire le second. Écris ces vers-ci. Oh !
Ceux-là sont tout faits. Écris que ce n'est pas à son père à la louer, mais
que tout le monde parlerait comme son père... et rimes toujours au
moins.

(Il rêve et écrit.)

CLÉANTE

Il le faut bien. C'est écrit, monsieur.

230

ARLEQUIN

Me conseilles-tu d'en faire encore un ?

CLÉANTE

Il me semble que deux suffisent.

ARLEQUIN

Tu n'as qu'à dire ! Je suis en train ; mais je crois qu'en voilà bien assez.
Pends cette mandoline, et chante-moi les couplets que je viens de faire,
pour que je corrige.

235

(Il chante en s'accompagnant de la Mandoline.)

CLÉANTE

Ma fille unit aux grâces de son âge Des dons plus sûrs pour fixer le bonheur ; Et l'on ne sait que chérir davantage De sa beauté, son esprit ou son coeur.

ARLEQUIN

C'est mot à mot ce que j'ai dit ; je croyais cela plus difficile. Voyons l'autre couplet.

240

CLÉANTE

Je peux flatter une fille si chère, Mais l'on pardonne à ce doux sentiment : Si je la vois avec les yeux d'un père, Tout autre aura les yeux d'un tendre amant.

ARLEQUIN *(surpris)*

C'est moi qui ai fait celui-là ?

CLÉANTE

Vous venez de me le dicter.

245

ARLEQUIN

Cela est vrai ; mais il n'avait pas l'air si joli quand je l'ai fait. C'est fort bien, fort bien ; je ne vois rien là à corriger. Sans me flatter, conviens qu'ils ne sont pas mal.

SCÈNE V

Arlequin, Cléante, Nérine.

NÉRINE

Monsieur, on vous demande.

250

ARLEQUIN

Comment ! Je ne peux pas travailler, une minute en repos ! Il faut toujours qu'on me dérange. Qui me demande ?

NÉRINE

C'est ce monsieur habillé de noir qui est venu hier matin.

ARLEQUIN

Ah ! C'est différent cette affaire-là est plus intéressante que toutes les miennes, elle regarde ma fille.

255

NÉRINE

Il vous attend dans votre cabinet.

(À Cléante.)

(Il s'en va en chantant des couplets.)

ARLEQUIN

J'y vais. Mon ami, je suis on ne peut plus content de moi et de toi aussi; et je te prépare quelque chose qui te prouvera mon amitié : laisse-moi faire, sois tranquille. Ce petit couplet de l'amant qui est le père, le père l'amant, c'est très joli, très joli.

260

SCÈNE VI

Cléante, Nérine.

NÉRINE

Monsieur Arlequin paraît enchanté de vous, tant mieux : continuez à vous en faire aimer. Ou ne me trompe fort, ou sa fille pourrait bien lui en donner l'exemple.

CLÉANTE

Et sur quoi juges-tu ?...

265

NÉRINE

Sur ce que je viens de voir. Vous souvenez-vous de cette chanson si tendre que vous fîtes il y a un mois que Monsieur Arlequin trouva charmante, et sur laquelle mademoiselle Nisida ne dit pas un seul mot ?

CLÉANTE

Oui : hé bien ?

NÉRINE

Tout à l'heure j'ai été par hasard jusqu'à la porte du cabinet de mademoiselle Nisida ; elle y était enfermée. J'ai entendu sa guitare, j'ai écou-²⁷⁰
té : elle chantait votre chanson, tout doucement, à demi-voix, mais avec
un accent bien tendre, et qui prouvait qu'elle y prenait plaisir. Monsieur,
quand les auteurs nous sont indifférents, on n'a pas peur de louer leurs
ouvrages, et l'on ne va pas s'enfermer pour chanter tout bas leurs chan-²⁷⁵
sons.

CLÉANTE

Voilà une belle preuve !

NÉRINE

Plus claire que vous ne pensez... Mais la voici allons, tachez de lui parler, de lui faire entendre que vous l'aimez. Vous avez de l'esprit avec tout le monde, excepté avec elle.,

280

CLÉANTE

C'est que je n'ai de l'amour que pour elle.

NÉRINE

La voilà : du courage ; je vous aiderai tant que je pourrai.

SCÈNE VII

Nisida, Cléante, Nérine.

NISIDA

Je croyais mon père ici, Nérine.

CLÉANTE

Il y était tout à l'heure, mademoiselle ; mais il est renfermé avec un homme d'affaires.

285

NÉRINE

Il nous a même dit que c'était pour quelque chose qui vous regardait.

NISIDA

Il est toujours occupé de mes plaisirs ou de mon bonheur.

NÉRINE

Que sait-on, peut-être songe-t-il à se donner un aide pour vous rendre heureuse.

290

NISIDA

Que veux-tu dire ?

NÉRINE

Je veux dire qu'il s'occupe sans doute de vous chercher un mari.

NISIDA *(vivement)*

Ah ! J'espère que non.

NÉRINE

Cela vous ferait du chagrin ?

NISIDA *(froidement)*

Tout changement à mon sort ne pourrait que m'être désagréable. Je suis heureuse avec mon père je n'aime que lui, je ne veux aimer que lui ; il ne respire que pour moi. Ce sentiment suffit à mon coeur comme à ma félicité.

295

CLÉANTE

Ajoutez à tant de raisons la certitude de ne jamais trouver un époux digne de vous. Quand même sa fortune et son rang seraient au-dessus

300

des vôtres, quand même il serait le plus aimable des hommes, vous feriez encore un mariage inégal.

NISIDA

Vous me louez toujours, Cléante; j'en suis fâchée, car j'aime à causer avec vous, et cela m'en empêche.

(Haut.)

NÉRINE (à Cléante)

Allez donc... Ô le poltron ! Moi, qui ne vous loue point, mademoiselle, et qui ne vous en suis pas moins attachée, je n'approuve pas cet éloignement pour le mariage. Vous êtes faite pour vous marier ; mais je veux que ce soit avec un homme dont l'âge et les qualités vous conviennent. Monsieur votre père est trop vieux pour le chercher, vous êtes trop jeune pour le choisir ; si vous voulez, je le trouverai, moi, je m'en charge. 305 310

NISIDA

Tu es folle, Nérine.

NÉRINE

Non, je parle très sérieusement ; je vois d'ici ce qu'il vous faut. Dites un seul mot, et je vous amène un jeune homme bien fait, d'une jolie figure, d'un caractère doux et sensible, d'un esprit fin et aimable ; en un mot, un époux rempli d'honneur, de grâce et d'amour. Si cela vous convient, vous n'avez qu'à parler. 315

NISIDA

Et tu répondras de toutes, ces qualités, même de l'amour qu'il aura pour moi ?

NÉRINE

Oh ! C'est justement ce que je garantis le plus.

320

CLÉANTE

C'est pourtant le plus difficile à prouver. Quand on est la fille unique d'un homme opulent, on a le droit malheureux de ne jamais se croire aimée. La fortune fait payer ses bienfaits même à l'amour-propre : vous avez beau être jeune, belle, charmante : vous êtes riche, ce mot seul arrêtera tout amant tendre et délicat. Il doit être bien difficile de ne pas vous aimer ; mais il est impossible d'oser dire que l'on vous aime.

325

NISIDA

Ce n'est pas à mon âge que l'on fait de si tristes réflexions, et si jamais.

CLÉANTE *(vivement)*

Si jamais.

SCÈNE VIII

Nisida, Cléante, Nérine, Arlequin.

ARLEQUIN

Bonjour, ma chère enfant ; je te souhaite une bonne fête : mais tu n'auras ton bouquet que ce soir, parce que je veux te surprendre. Je t'ai fait des couplets nous aurons de la musique, feu d'artifice, illumination : tu verras, tu verras quelque chose à quoi tu ne t'attends pas.

330

NISIDA

Comment, mon père, vous avez la bonté.

ARLEQUIN

Ne me questionne point, parce que je ne veux pas que tu saches un seul
mot de tout cela. D'ailleurs, j'ai à te parier d'affaires plus importantes,
que, grâce au ciel, je viens de terminer. Cléante et Nérine y sont pour
quelque chose, ainsi je peux m'expliquer devant eux. Tu connais bien ce
jeune marquis d'Yrville, dont tout le monde dit du bien, que tu m'as
souvent vanté toi-même, et qui te fait un peu la cour depuis quelques
mois ?

NISIDA

Hé bien, mon père ?

ARLEQUIN

Hé bien, ma chère amie, je viens d'arrêter ton mariage avec tui.

CLÉANTE

Ô ciel !

NISIDA

Avec le marquis d'Yrville ?

ARLEQUIN

Oui, mon enfant j'ai eu de la peine à en venir à bout ; mais pour aplanir
les difficultés, je te donne, le jour du mariage, tout ce que je possède.

NISIDA

Et vous, mon père ?

ARLEQUIN

Oh ! Quoi, la plus sûre manière pour que je ne manque de rien, c'est que tu aies tout. D'ailleurs tu me rendras service car, si tu veux que je te parle franchement, mon argent m'ennuie, c'est toujours la même chose, il faut passer sa vie à compter. Si l'on n'avait pas quelquefois le plaisir de donner, cela serait insupportable. ³⁵⁰

NÉRINE

Mais êtes-vous sûr, monsieur, que mademoiselle votre fille ?...

ARLEQUIN

Quant à toi, Nérine, je ne t'ai pas oubliée j'ai remarqué, depuis longtemps l'amitié qui règne entre Cléante et toi ; j'ai profité de l'occasion pour faire votre bonheur à tous deux. Je t'assure une dot fort honnête, et tu épouseras Cléante le jour même du mariage de ma fille. ³⁵⁵

NÉRINE

J'épouserai Monsieur Cléante, moi !

ARLEQUIN

Oui, tu ne t'y attendais pas n'est-il pas vrai ? J'ai voulu vous surprendre, parce que les choses qu'on désire font cent fois plus de plaisir quand elles viennent sans qu'on y pense. Hé bien !... Vous voilà tous interdits... Vous ne me remerciez seulement pas... Qu'as-tu donc, Cléante ? Je ne t'ai jamais vu comme te voilà ? ³⁶⁰

NÉRINE

Il faut lui pardonner monsieur, c'est l'amour... La joie. Ce pauvre garçon ne s'attendait pas à m'épouser si promptement. ³⁶⁵

ARLEQUIN

Ma chère Nisida, tu n'as pas l'air d'être contente de ce que je viens de t'apprendre. Écoute donc, je désire vivement de te voir la femme du marquis d'Yrville, et je ten dirai les raisons ; mais, si cela ne te convient pas, tu me diras les tiennes, qui seront les meilleures.

370

NISIDA

Mon père, je suis pénétrée de reconnaissance et d'amour pour vous. Mais je voudrais vous parler sans témoin.

(À Cléante et Nérine.)

ARLEQUIN

Tu m'inquiètes, ma fille. Elle dit qu'elle veut me parier sans témoin je crois qu'il faut que vous vous en alliez.

CLÉANTE *(en sortant)*

Nérine, que devenir ?

375

NÉRINE

Rien n'est encore perdu.

SCÈNE IX

Arlequin, Nisida.

ARLEQUIN

J'avais cru te plaire en arrangeant ce mariage ; me serais-je trompé ?
N'aimes-tu pas le marquis ?

NISIDA

Je ne l'ai jamais aimé. Il s'est occupé de moi, et j'ai rendu justice ses
qualités estimables mais qu'il y a loin de l'estime à l'amour.

380

(Il lui tend la main, que Nisida baise avec tendresse.)

ARLEQUIN

Ma foi, je me suis donc trompé. Tu m'en as toujours dit du bien ; je le
vois te chercher dans toutes les maisons où nous allons : quand il cause
avec toi, tu as un air contraint et embarrassé ; j'avais pris, tout cela pour
de l'amour. Il n'en est rien ; je retirerai ma parole, parce que la première
condition était que le mariage te conviendrait. Pardonne-moi ; je t'en
prie, le petit chagrin que je t'ai causé ; j'en suis plus fâché que toi-
même.

385

NISIDA

Ah, mon père!

ARLEQUIN

Je te promets que je ne ferai plus pareille étourderie. Dorénavant je te
rendrai compte tous les matins de ceux qui t'auront demandée en ma-
riage la veille, et je ne ferai les réponses que sous ta dictée.

390

NISIDA

Mais pourquoi vous occuper de m'établir ? Je suis si heureuse avec
vous ! Je n'ai pas un désir, je ne forme pas un souhait que vous ne
l'accomplissiez. Laissez-moi dans cette douce position : je ne connais
pas le bonheur d'une femme et celui de ta plus heureuse des filles me
suffit. Oui, quand bien même, ce qui est impossible, vous me donneriez

395

un époux qui vaudrait mon père, je serais fâchée de partager mon coeur
je ne veux aimer que vous, je ne veux rien devoir qu'à vous.

ARLEQUIN

Ma chère enfant, tu n'as pas besoin de m'attendrir pour faire de moi
tout ce que tu voudras. D'abord, mariée ou non mariée, tu ne me quitte-
ras jamais ; j'en mourrais tout de suite, et je veux vivre encore quelques
années, si cela se peut. Quant à ta répugnance pour prendre un époux,
tu conviendrais peut-être qu'il est nécessaire de la surmonter, si tu sa-
vais l'histoire de ma fortune. Écoute-la d'abord ensuite nous raisonne-
rons ensemble comme deux bons amis qui n'ont qu'un même intérêt. Je
conseillerai, et tu décideras.

(Ils s'asseyent.)

NISIDA

Ah! mon père... Je vous écoute.

ARLEQUIN

Ma chère amie, j'ai toujours été un honnête-homme ; mais je n'ai pas
toujours été de ceux que l'on appelle les honnêtes gens ; car les gens
riches sont convenus de s'appeler ainsi exclusivement. J'étais pauvre,
moi, et j'habitais avec ta mère la petite ville de Bergame. Tu n'étais pas
encore née, lorsqu'un Seigneur français, nommé le comte de Valcourt,
vint s'établir dans notre ville, et acheta la maison où nous avions un ap-
partement il nous le conserva. Il me fit amitié ; je le lui rendis du
meilleur de mon coeur au bout de six mois, il ne pouvait plus se passer
de moi. Ce comte de Valcourt était un fort bon homme ; mais il avait
épousé secrètement en France une fort mauvaise femme qui se condui-
sait très mal. Un beau matin, le comte s'en alla, en laissant à cette
femme la moitié de sa fortune pour elle et pour un fils de six mois
qu'elle avait, et dont le comte n'a jamais voulu entendre parler. J'ai de-

meuré douze ans avec ce monsieur de Valcourt dans la plus tendre intimité ; il y en a onze qu'il est mort, et qu'il m'a fait héritier de tout le bien qu'il avait apporté en Italie.

NISIDA

Je n'en suis pas étonnée.

425

ARLEQUIN

Tant que j'avais été pauvre, j'avais été heureux ; sitôt que je fus riche, les chagrins vinrent : je perdis ta pauvre mère et tes deux frères. Tout cela me fit prendre mon pays en aversion : je réalisai mon bien, et je vins m'établir à Paris avec toi, qui n'avais pas alors plus de six ans. Je plaçai bien mon argent ; mes fonds sont à peu près doublés depuis dix ans : de sorte, ma chère fille, que j'ai, ou, pour mieux dire, tu as soixante mille livras de rente qui ne doivent rien à personne. Cela est fort joli. 430 Mais si je venais à mourir, tu te trouverais seule étrangère sans famille sans appui, dans la ville la plus dangereuse du monde, et dans un âge où la plus légère étourderie ferait le malheur du reste de tes jours. Voilà pourquoi, ma chère fille, je voudrais te voir mariée à un homme estimable, considéré, comme le marquis d'Yrville, qui ne sera occupé que de te rendre heureuse, et remplacera du moins ton pauvre père, qui se fait déjà bien vieux. Voilà mes raisons, ma chère amie ; et, si tu n'as pas de répugnance pour le marquis je te demande comme une grâce d'assurer ton bonheur après moi... Tu pleures tu ne me réponds pas ! 440

NISIDA

Ah ! Mon père, je ferai ce que vous voudrez : mais si vous pouviez lire dans mon coeur, si j'avais la force de vous dire.

ARLEQUIN

Quoi, ma fille ! As-tu quelque secret pour moi ? Cela ne serait pas juste, je n'en eus jamais pour ma Nisida.

445

NISIDA

Jamais, jamais : je le sais bien ; mais...

ARLEQUIN

Est-ce ma qualité de père qui te fait peur ? Oh ! Tu peux en sûreté me confier ce que tu voudras je te réponds que ton père n'en saura rien.

NISIDA

Non, je ferai mon devoir ; j'en aurai la force ; moins vous ordonnez, plus je veux obéir. Mais j'ai deux grâces à vous demander ; elles sont importantes, elles sont nécessaires au repos de ma vie c'est de différer ce mariage, et de me mettre au couvent.

450

(Ils se lèvent.)

ARLEQUIN

Au couvent !

NISIDA

Oui, mon père, j'en ai besoin ; j'ai besoin de solitude et de réflexion.

ARLEQUIN

Tu n'y penses pas, Nisida ; toi au couvent ! Cela est bon pour les filles que leurs pères n'ont pas le temps d'aimer. Eh ! Que deviendrais-je quand je ne te verrais plus ? Ma chère enfant, d'où peut te venir une ré-

455

solution si cruelle pour moi ? Ton coeur s'est-il donné ? Aimes-tu
quelqu'un ?

NISIDA *(se cachent le visage)*

Oui... Mon père.

460

ARLEQUIN

Hé bien voilà un grand malheur ! Tu n'as qu'à me le nommer, je m'en
vais t'aimer aussi.

NISIDA

Ah ! Il m'est impossible de le nommer sans rougir.

ARLEQUIN

Tu ne peux pas rougir avec moi : ne suis-je pas ton père ? Ton honneur
n'est-il pas le mien ? Ouvre-moi ton coeur, ma fille ; peut-être à nous
deux nous viendrons à bout de te rendre heureuse.

465

NISIDA

Hé bien, mon père apprenez ce que j'ai voulu cent fois me cacher à moi-
même ; guérissez-moi d'une passion que je combats sans cesse et qui re-
naît toujours plus violente. J'aime... J'aime...

ARLEQUIN

Qui donc ?

470

NISIDA

Cléante.

ARLEQUIN

Mon secrétaire !

NISIDA

Il n'est pas fait pour l'être, j'en suis sûre ; mais je n'en sens pas moins tout le malheur de mon choix. Je ne vous demande que de me secourir, et j'ose vous répondre que je surmonterai cet invincible penchant. Éloignez-moi de Cléante ; j'espère tout de mon courage ; du temps, et surtout de l'absence. 475

ARLEQUIN *(après un silence)*

As-tu confié ce secret à quelqu'un ?

NISIDA

Comment pouvez-vous le penser, puisque vous ne le saviez pas ?

ARLEQUIN

Il est vrai ; j'ai tort. Écoute-moi je n'ai pas oublié que je ne vaudrais pas mieux que Cléante ; et si j'étais encore en Italie, où tout le monde sait qui je suis, je n'hésiterais pas à te le donner mais ici, où, par amour pour toi, j'ai fait la sottise d'avoir de la vanité, cela devient plus difficile. Cependant... 480

NISIDA

Non mon père, non c'est à moi de mettre des bornes à votre excessive bonté. Plus vous faites pour moi, plus je dois faire pour vous. Je surmonterai ma passion je l'immolerai au bonheur de votre vieillesse. Éloignez-moi de Cléante, je vous le demande, je vous en supplie donnez-moi du temps... et j'épouserai le marquis d'Yrville. 485

ARLEQUIN

Tu n'épouseras point le marquis d'Yrville ; mais il faut essayer de te
guérir. Tu es bien malade, mon enfant, je serai ton médecin et si les re-
mèdes te font trop de mat, nous les cesserons tout de suite : c'est t'en
dire assez. Adieu ; laisse-moi, et viens m'embrasser encore. 490

(Elle sort en pleurant.)

NISIDA *(l'embrassant)*

Ah ! Je ne le verrai plus !

SCÈNE X

(Nérine paraît.)

ARLEQUIN *(seul)*

Je suis bien malheureux ; je vais affliger ma fille : mais il faut pourtant
bien la sauver. Hola, quelqu'un. 495

SCÈNE XI

Arelquin, Nérine.

ARLEQUIN

Dites a Cléante que je veux lui parler.

NÉRINE

Est-ce pour le gronder, monsieur ?

ARLEQUIN

Faites ce que je vous dis.

500

NÉRINE

C'est que vous avez un air.

ARLEQUIN

Allons, je vois bien que vous ne vouiez pas y aller ; je vais l'appeler moi-même.

(À part.)

NÉRINE

J'y vais, j'y vais, monsieur. Jamais je ne l'ai vu si en colère.

SCÈNE XII

ARLEQUIN *(seul)*

Je n'aurai jamais la force de lui donner son congé : cependant il est nécessaire qu'il s'en aille ; cela est impossible autrement. Ce pauvre garçon ! C'est ma faute aussi d'avoir pris chez moi un jeune homme charmant qui doit tourner ta tête à toutes les femmes qui le verront. Je ne sais comment il arrive qu'avec la meilleure intention du monde je fais toujours tout de travers... Le voici ; je n'oserai jamais le prier de s'en aller.

505

510

SCÈNE XIII

Arlequin, Cléante, Nérine.

CLÉANTE

Vous m'avez demandé, monsieur !

ARLEQUIN

Oui, mon ami ; j'ai à te parler il faut même que nous soyons seuls.
Laisse-nous, Nérine.

515

(Elle reste.)

NÉRINE *(à part)*

Que signifie tout ceci ?

(À Nérine.)

ARLEQUIN

Mon ami, je suis fort embarrassé. Je t'ai déjà dit de t'en aller, Nérine.

NÉRINE

Je le sais, monsieur.

ARLEQUIN

Hé bien, que fais -tu là ?

(Elle sort.)

NÉRINE

Vous le voyez bien, monsieur, j'en en vais.

520

SCÈNE XIV

Arlequin, Cléante.

ARLEQUIN

Mon cher ami, je ne sais comment t'apprendre une nouvelle qui te fera de la peine, et qui m'afflige beaucoup aussi.

CLÉANTE

Je n'ai jamais été gâté par la fortune, aucun revers ne peut m'étonner.

ARLEQUIN

J'avais espéré que nous ne nous quitterions jamais, et que ton mariage avec Nérine te fixerait dans ma maison pour toujours mais tout est changé. 525

CLÉANTE

S'il n'y a que ce mariage de rompu, je suis trop vrai pour vous cacher qu'il ne pouvait avoir lieu.

ARLEQUIN

Hélas ! Je me suis donc trompé dans cela comme dans bien d'autres choses. Mais ce qui me coûte le plus de dire, ce qui me cause le plus de chagrin, c'est que je suis forcé de te demander un service. 530

CLÉANTE

Ah ! Monsieur, ordonnez, parlez, que faut-il faire ?

ARLEQUIN

J'en suis bien fâché, j'en suis désespéré ; mais il faut qua tu aies la bonté de t'en aller.

535

CLÉANTE

De quitter votre maison ?

ARLEQUIN

Oui, mon cher ami.

CLÉANTE

Ai-je eu le malheur de vous déplaire ?

ARLEQUIN

Au contraire, je t'ai voué la plus tendre amitié ; je ne sais comment je ferai pour me passer de ta société : ton esprit, ton travail me sont agréables et nécessaires ; je t'estime, je t'aime, je sens mieux que personne tout ce que tu vaut ; mais, quoi qu'il puisse m'en coûter, il faut, mon cher ami, que tu t'en ailles.

540

CLÉANTE

Ai-je offensé quelqu'un dans votre maison ? Vous a-t-on fait quelque plainte ?

545

ARLEQUIN

Pour cela il s'en faut bien ; tu es doux, serviable, toujours prêt à obliger ; tu n'as de querelle avec personne que pour lui éviter de la peine ; aussi tout le monde s'intéresse à toi, tout le monde t'estime et te chérit : hélas ! C'est à cause de cela qu'il faut, mon cher ami, que tu t'en ailles.

CLÉANTE

Permettez-moi de vous représenter, monsieur, que tout ce que vous me dites à l'air de la plus cruelle ironie. Vous êtes le maître de me faire quitter votre maison ; mais pourquoi m'insulter en me rendant malheureux ! Mon respect, ma tendresse pour vous, ne méritaient pas ce traitement, et je ne devais pas m'attendre...

(Il l'embrasse en sanglotant.)

(Il sort en pleurant.)

ARLEQUIN

Moi, t'insulter, mon cher ami ! Comment peux-tu l'imaginer ? Je te répète que je t'estime comme moi-même ; que je donnerais la moitié de mon bien pour passer ma vie avec toi ; que tu m'as inspiré, dès le premier jour où je t'ai vu une amitié, un attachement, qui m'arrachent des larmes dans ce moment-ci, parce qu'enfin il faut que tu t'en ailles, vois-tu... Il le faut absolument. J'en pleure, mais il le faut. Laisse-moi t'embrasser pour la dernière fois. Adieu, mon ami, mon bon ami ; je te regretterai toute ma vie : mais va-t'en le plus tôt que tu pourras. Adieu, adieu compte sur moi pour toujours, mais que je ne te revoie plus.

SCÈNE XV

CLÉANTE *(seul)*

Que signifient ces pleurs et ce congé, ces protestations de tendresse et l'ordre de quitter sa maison ? Suis-je découvert ? Me suis-je perdu ?
Ah ! Je ne sais rien, si ce n'est que je suis le plus malheureux des hommes.

565

SCÈNE X

I. Cléante, Nérine.

NÉRINE

Que s'est-il donc passé ? Monsieur Arlequin vient de rentrer chez lui tout en larmes, et il m'a dit de venir vous consoler.

570

CLÉANTE

Il m'a ordonné de quitter sa maison dès ce moment, m'a embrassé, m'a juré une éternelle amitié, et m'a défendu de reparaître ici.

NÉRINE

Je n'y comprends rien. Et qu'allez-vous faire ?

CLÉANTE

Obéir, Nérine. Je n'y survivrai pas, mais je partirai. Ah ! Du moins, puis-je compter que tu parleras quelquefois de moi à ta maitresse ? Tu connais mon coeur, tu pourras lui répondre que jamais on ne l'aimera comme je l'aime ; tu lui raconteras tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai souffert pour elle ; peut-être donnera-t-elle quelques larmes à mon sort.

575

NÉRINE (*pleurant*)

Hélas ! Que nous sommes malheureux ! D'abord vous pouvez compter
sur moi jusqu'à la mort. 580

CLÉANTE

Tu es la seule dans le monde qui se soit intéressée à moi. Un de mes
plus grands malheurs, c'est de ne pouvoir reconnaître ton amitié :
prends du moins ce diamant ; c'est le seul bien que m'a laissé ma mère,
le seul dont je puis disposer ; jamais il ne m'a été si cher que dans ce
moment où je peux te l'offrir. 585

NÉRINE

Eh, monsieur ! Je n'ai pas besoin de diamant, et j'ai besoin de vous voir
heureux. Ne vous en allez pas ; dites qui vous êtes que risquez-vous ?
Tout est perdu, vous n'avez rien à ménager.

CLÉANTE

Si je me découvre, Nerine, crois-tu que Nisida et son père me par-
donnent de m'être introduit ici ? Ils m'accableront de leur colère, au lieu
que j'emporte peut-être leur pitié. Cependant... 590

SCÈNE XVII

Arlequin, Cléante, Nérine.

ARLEQUIN (*un papier à la main*)

Je te demande pardon mon cher ami, de venir te tourmenter encore ;
mais la douleur de te perdre m'avait tellement troublé la cervelle, que je
n'ai pas songé à t'offrir une légère marque d'amitié. Prends ce billet, 595

mon pauvre Cléante, et regarde-le, non comme la récompense de tes services, mais comme le bienfait de ton ami.

CLÉANTE

Eh quoi, monsieur ! Vous me mettez au désespoir en m'assurant que vous m'aimez ; vous me punissez en me disant que je suis innocent, et vous venez m'offrir des secours ! Non, monsieur, je ne peux pas les accepter. 600

ARLEQUIN

Ah ! Cléante, ce n'est pas bien, et je ne mérite pas ce refus.

CLÉANTE

Il m'est affreux de vous déplaire ; le ciel m'est témoin que rien au monde ne m'est cher au prix de votre amitié ; mais une raison invincible me défend d'accepter vos bienfaits. 605

ARLEQUIN

Quelle est cette raison ? Il ne peut pas y en avoir de bonnes pour affliger les gens qui nous aiment.

NÉRINE

Allons, monsieur, parlez, voilà le moment.

ARLEQUIN

Que dis-tu, Nérine ? 610

NÉRINE

Je l'exhorte à vous ouvrir son coeur ; votre franchise, votre bonté, doivent l'encourager. D'ailleurs vous avez trop bien aimé madame Argentine, pour ne pas pardonner les fautes que fait commettre l'amour.

ARLEQUIN

L'amour !

CLÉANTE

Oui, monsieur ; apprenez tout. Je ne suis point ce que vous croyez. Une passion violente profonde pour mademoiselle votre fille, s'est emparée de moi depuis plus d'un an désespérant de m'introduire chez vous, je me suis présenté pour être votre secrétaire. Voilà mes crimes, punissez-moi. ⁶¹⁵

ARLEQUIN

Comment ! vous avez abusé de ma crédulité pour venir séduire ma fille, pour oser... ⁶²⁰

NÉRINE

Ah ! Monsieur, je suis témoin qu'il ne lui a jamais parlé d'amour.

ARLEQUIN

En a-t-il moins risqué de la perdre de réputation ? Si l'on sait, comme il est impossible que l'on ne le sache pas que vous avez passé six mois dans ma maison avec la liberté de voir, de parler à ma fille à toute heure, qui voudra croire au respect que vous avez eu pour elle ? Ma pauvre Nisida sera punie de la faute que vous avez seul commise. Et voilà le prix de l'amitié que j'avais pour vous ! Vous déshonorez ma vieillesse, vous rendez ma fille malheureuse, vous empoisonnez mes ⁶²⁵

derniers jours tandis que je ne m'occupais que de rendre les vôtres heureux ! 630

CLÉANTE

L'amour seul fait mon excuse ; et cet amour...

ARLEQUIN

Ingrat que vous êtes ! Pourquoi ne pas me le dire ! Pourquoi préférer la peine de me tromper au plaisir de m'ouvrir votre coeur ?

CLÉANTE

Vous ne m'auriez pas permis de l'aimer. 635

ARLEQUIN

Quel était donc votre espoir ?

CLÉANTE

De vous plaire en vivant avec vous, de m'attirer votre estime et vos bontés, d'attendre, en vous aimant, que votre coeur me jugeât digne d'être aimé ; et quand, à force de respect et de tendresse, j'aurais été certain d'un peu d'amitié, alors je n'aurais pas craint de vous découvrir mes sentimens ; alors ma pauvreté, mes malheurs, tout ce qui m'empêchait de parler, seraient devenus des motifs d'espérance : je vous aurais raconté mes chagrins ; votre âme sensible se serait émue, vous auriez écouté l'aveu de mon amour, non comme le père de Nisida, mais comme l'ami d'un malheureux. 640

ARLEQUIN

Qui êtes-vous donc ? Parlez, expliquez-vous.

CLÉANTE

Je suis le fils d'un homme de qualité, et j'ai payé bien cher ce funeste avantage. Abandonné par mon père dès les premiers jours de ma vie, victime des fautes d'une mère qui dissipa tout le bien qu'on lui avait laissé pour moi, je me suis trouvé dans le monde à l'âge où l'on a tant besoin de ses parents, sans fortune, sans guide, sans appui, seul, isolé dans la nature, n'ayant pour tout bien que la connaissance de mes malheurs, et n'osant pas même porter le nom d'un père qui m'avait ôté sa tendresse avant que j'eusse vu le jour. 650

NÉRINE

Monsieur, vous vous attendrissez. 655

ARLEQUIN

Point du tout, mademoiselle... Eh bien ?

CLÉANTE

Ce n'est pas tout. À l'instant où un ancien ami de mon père était prêt à s'employer auprès de lui pour m'obtenir la permission de l'aller embrasser, et c'eût été la première fois de ma vie, nous apprîmes que mon père était mort en Italie, et qu'il avait laissé toute sa fortune à un étranger. 660

ARLEQUIN

À un étranger ! Quel soupçon !

(Il se met à genoux.)

CLÉANTE

Voilà sur quoi je fondai l'espérance de vous intéresser un jour. Cette fatale illusion m'empêcha de sentir que je vous offensais. Ah ! Du moins ne me refusez pas mon pardon c'est vos genoux que je le demande.

ARLEQUIN *(ému)*

Répondez-moi comment s'appelait votre père ?

665

CLÉANTE

Le Comte de Valcourt.

ARLEQUIN

Le Comte de Valcourt !

CLÉANTE

Oui, Monsieur : j'ai les preuves.

ARLEQUIN

Ô ciel ! Vous le fils de mon bienfaiteur !... Ah ! Relevez-vous, monsieur, relevez-vous ; c'est moi qui vous dois du respect.

670

CLÉANTE

Quoi ! Vous l'avez connu ?

(Il embrasse Cléante.)

(Nisida arrive.)

ARLEQUIN

Si je l'ai connu ! Et vous êtes son fils ! Ah ! Mon ami, mon cher ami, je dois tout à votre père, je l'ai aimé pendant quinze ans ; c'est moi qu'il a fait héritier de toute sa fortune. Grâce au ciel, c'est moi qui ai tout votre bien : et c'est fort heureux pour vous, mon cher ami, car je vais vous le rendre ; il est à vous, votre père n'a pu me le donner. 675

SCÈNE XVIII

Arlequin, Cléante, Nisida, Nérine.

ARLEQUIN

Viens, ma fille. Voilà le fils de celui qui nous avait laissé sa fortune ; voilà celui à qui appartient tout ce que nous possédons. Nous étions riches ce matin, mon enfant ; nous allons être pauvres : mais il le faut bien, car 680
sans cela nous ne serions plus honnêtes gens.

CLÉANTE

Comment ! Que dites-vous ? Je n'ai rien à prétendre le mariage de mon père ne fut jamais déclaré ; et la loi...

ARLEQUIN

Que me fait la loi quand mon coeur parle ? Vous voyez bien qu'il me crie que votre bien n'est pas à moi. Comment ! Je serais riche, et le fils de mon bienfaiteur serait pauvre ! Non, mon ami ; non monsieur : je vais tout vous rendre. Mais je vous supplie d'assurer de quoi vivre à ma fille ; je mourrais de douleur si je la laissais dans l'indigence ; et, puisque vous êtes le fils du comte de Valcourt vous ne le souffrirez pas. 685

CLÉANTE

Votre fille ! Ô ciel ! Hé bien, oui, je reprends ma fortune, mais c'est pour la mettre à ses pieds. Et vous, digne et vertueux homme, qui n'hésitez pas à vous dépouiller de vos biens dans la crainte de me voir malheureux, je le serai toute ma vie ; et vous n'avez rien fait pour moi, si vous me refusez votre fille ! ⁶⁹⁰

ARLEQUIN

Quoi ! Vous voudriez ?

695

CLÉANTE

Je veux retrouver mon père ; vous seul pouvez le remplacer.

(À voix basse.)

ARLEQUIN

Mais je ne demande pas mieux, et je vais même te dire un secret qui te fera plus de plaisir que d'avoir retrouvé ta fortune. C'est que je ne te renvoyais de chez moi que parce qu'elle m'avait avoué qu'elle était folle de toi. Ne lui dis pas que je te l'ai répété.

700

CLÉANTE

Ah Nisida, vous m'aimez donc ?

NISIDA

Heureusement je l'ai dit ce matin.

NÉRINE

Grâce au ciel, tout est arrangé ; et j'en pleure de joie.

ARLEQUIN

Ma chère Nérine, tu vois bien que je ne peux plus te donner Cléante selon mes premiers projets ; mais tu nous permettras de doubler la dot que je te destinais, et tu resteras avec nous pour être la bonne amie de la famille. Quant à vous, mes enfants, vous allez être unis, et vous serez sans doute heureux : mais souvenez-vous bien qu'aucun plaisir dans le monde ne vaut celui de faire son devoir d'honnête homme et de bon père.

705

710